



Paroles de Poilus : une caresse sous la mitraille

Corinne Gomila

► To cite this version:

Corinne Gomila. Paroles de Poilus : une caresse sous la mitraille . Agnès Steukardt Entre village et tranchées. L'écriture de Poilus ordinaires, Inclinaison, pp.157-167, 2015. halshs-01836327

HAL Id: halshs-01836327

<https://shs.hal.science/halshs-01836327>

Submitted on 12 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Corinne Gomila
Université de Montpellier
Praxiling UMR 5267 - CNRS

Ernest Viste et Pierre Fabre vivent dans un village de l'Hérault, Le Soulié. Tous deux sont beaux-frères. Durant la guerre, Ernest est au front ; Pierre, blessé dès les premiers mois du conflit, est soigné dans un hôpital militaire de Pau. Marguerite¹ et Marie, leurs épouses, leur écrivent tous les jours du Moulin familial de Vergounac. Dans chacune de leurs réponses, Pierre et Ernest leur font part de « l'état de leur santé la quelle se trouve toujours fort bonne ». Mais quand les deux hommes correspondent entre eux – ils s'écrivent en effet plusieurs fois par semaine – ils s'informent alors plus librement de la réalité de la guerre et du danger qu'ils courent. Les lettres « du Moulin » présentent l'intérêt d'une correspondance croisée entre Pierre, Marie et Ernest².

Dans ce chapitre, l'analyse se focalisera sur ces deux épistoliers dont les lettres permettent de comprendre d'une part qu'elles constituent, au-delà du strict échange de nouvelles, de véritables signes de vie, d'autre part que leurs auteurs parviennent dans l'écrit, avec les rudiments qui sont les leurs, à recréer l'illusion réconfortante d'une présence.

1. Paroles échangées : écrire pour garder le contact

Les lettres d'Ernest et de Pierre, conformément à la définition de la lettre fonctionnent comme un « écrit adressé à quelqu'un pour lui communiquer quelque chose » (*TLFi*, article « Lettre »). À travers elles, les épistoliers donnent effectivement des nouvelles, transmettent des informations à leurs proches. Toutefois leurs courriers respectifs démultiplient cette seule fonction de communication.

1.1. Envoyer « des instantanés » de vie, faire circuler les nouvelles

Pour garder le contact avec leurs familles, les Poilus envoient des « instantanés » de vie, qui revêtent à l'écrit le même rôle qu'une photographie d'eux-mêmes³ ou qu'une carte postale montrant les lieux où ils se trouvent : renvoyer une image rassurante de soi et de son quotidien. Ces instantanés ne correspondent pas forcément à des événements importants. La plupart du temps, ce sont notamment l'ennui et l'attente qui ressortent des lettres de Pierre, « prisonnier » comme il se dit « dans l'hôpital de Pau ». Pour Ernest, ce sont les déplacements et les jours de marche, les actions militaires alternant entre cuisine et faction :

je ne vois pas grand chose plus à te dire toujours en bonne santé tout bien tranquille XXX pour la journée nous voyons quelque avion et quelque coup de canon qui se tirent dessus et s'est tout se matin on entendait les boches qui s'engelaient avec les nôtres ça fait passer le temps (Ernest, 21/06/1915)

¹ Elise, la fille de Marguerite et d'Ernest écrit régulièrement à son père, mais aussi à Pierre, son oncle.

² Ernest a été tué le 6 novembre 1917 lors de la bataille d'Ablaincourt, et les lettres de son épouse Marguerite ont été perdues.

³ Des cartes-photos étaient également envoyées par les soldats à leurs familles.

Parfois, ce sont d'autres instants plus inattendus comme cette partie de chasse qui met la guerre entre parenthèses :

« Je viens un peu a toi et te dire que ce matin je suis alle faire une petite tournee aux lapins mais jai pas eu de sance jaitais avec Sidobre jai vu un trou dans un peu de buis/bois coupe dun peu plus il me tombé mais il nous a échappé lautre jour nous avons mis des colets et des pièges juste nous somes partis a linprevu il nous a falu [?] quitter le même jour que nous les avons mis au même endroit dans lespace de 100 mtr jai vu 5 lievres toutes a la foi pas utile de te dire si je bisque un peu mais je suis été oblige de les laisse toutes partir si toi tu peu nen fait pas autant » (Ernest, 29/01/1916)

Entre ces instantanés, les épistoliers s'attachent également à faire circuler les nouvelles des uns et des autres, des uns aux autres. De fait, les lettres que Pierre et Ernest écrivent à leurs épouses ne sont pas strictement personnelles. Lues le plus souvent en famille, elles s'adressent également aux proches ; parents, beaux-parents, enfants. Les formules d'adresse interpellent respectivement Marie ou Marguerite, mais les salutations finales concernent plusieurs membres du clan comme l'indique cette pré-signature d'Ernest : « votre fils et Epoux qui vous embrasse a tous » (Ernest, 29/11/1914). Il n'est d'ailleurs pas rare dans les courriers de ce dernier soit de trouver sur une même feuille plusieurs messages à l'enfilade destinés à sa fille Elise, sa femme et son beau-frère, soit de voir se mêler dans l'écriture, des pronoms singulier et pluriel témoignant de la pluralité de ses destinataires :

chere epouse Jai reçu ta carte datee du [?] me disant que *vous* etes tous en parfaite santee je puis *vous* en dire autan pour moi [...] je *vous* quitte et vous embrasse a tous bien fort *ton* epoux pourla vie qui *ten*brasse (Ernest, 1/01/1915)

Si l'un des rôles premiers du genre épistolaire est de donner des nouvelles de soi à l'autre, les Poilus informent aussi leurs proches de ce qu'il en est des autres, les soldats du village, et plus largement, tous ceux qu'ils connaissent. Ainsi Pierre, dans ce passage, signale que ceux du pays, « le Faux » et « celui de la maiterie Neuve » sont bien portants :

nous sommes toujours avec le faux a la même compagnie un a coté de l'autre j'ai eu leplaisir aujourd'hui de voir celui de la maiterie neuve du Soulie a Belblezes si tu voyez ses mère tu pourrais le leur dire (Pierre, 15/08/1914).

Ernest, dans cet autre extrait, se fait le messenger d'un des cousins de Pierre, Louis de Condax :

tu as bien le bonjour de ton Cousin Louis de Condax il me pri de te dire que son beau frere est sur le frond quil se trouve en parfaite santee (Ernest, 6/12/1914)

Porté par les courriers, tout un réseau d'informations sur les hommes du village se tisse au sein de la correspondance familiale, réseau auquel participent activement les femmes (Fonvielle, ici même).

1.2. Donner un signe de vie

Le pacte épistolaire traditionnel, qui veut que pour chaque lettre envoyée il y en ait une en retour, ne régit pas cette correspondance de guerre⁴. Avec le fonctionnement des services postaux et le danger encouru par les hommes, les conventions de l'échange sont en partie renouvelées. Les Poilus écrivent à leur famille tous les jours, voire plusieurs fois par jour. Écrire est alors un véritable signe de vie que le soldat adresse à son épouse. Il n'y a qu'à s'arrêter pour s'en convaincre sur trois faits singuliers.

Remarquons d'abord la minutie avec laquelle les dates sont régulièrement indiquées au début de chaque lettre : « Cher beau Frère Je viens en deux mots repondre a ta lettre datee du 7 »

⁴ Cf. lettre du 29 janvier 1916

⁵ Lettrés et peu-lettrés sont égaux devant le décalage des transmissions : « Mon oncle m'écrit qu'il compatit à mes souffrances, et je pêche à la ligne. Il me congratulate d'être au repos et, en lisant, les marmites nous tombent sur la gueule » (G. Chevallier, cité par Jacques Meyer, 1966 : 168).

(Ernest, 16/01/1915) ou « Ma chère petite Elise je viens faire reponce a ta petite lettre du 23 »(Ernest, 29/01/1916). Au cœur de ces introductions stéréotypées constituant des « prêt-à-écrire » commodés pour les épistoliers (Branca-Rosoff, 1990, p.23), la mention de la date permet de reconnecter les temps de la correspondance.

A ce premier indice s'ajoute le ressassement des discours qui montre que les soldats écrivent même s'ils n'ont rien de nouveau à raconter : le contact doit être maintenu à tout prix, au risque d'écrire que l'on n'a rien à dire, comme Ernest qui multiplie les « rien de nouveaux chez nous », ou de se répéter, ce qui est explicitement pointé par Pierre qui dit être toujours à la même répétition et « travailler à guérir » :

Un petit instan au pres de vous chere Epouse je vais etre toujours a la même reppetion ? je travaille toujours a guerir et je crois que j'emplois bien mon temps car toujours [inséré au-dessus : je vais] en allant mieux (Pierre, 5/09/1914)

Enfin le message minimal de certaines cartes postales est un indicateur des plus exemplaires de la fonction phatique que peut avoir ici l'écriture. Quand les Poilus n'ont pas le temps ou la force d'écrire, le contact avec les proches se maintient via des cartes où se contracte « le cadre » de leurs lettres habituelles (Branca-Rosoff ici même). Seules figurent alors sur le papier les formules rituelles et conventionnelles d'ouverture et de clôture:

Ma chère Marinette Toujours en parfaite santé et desire de grand cœur que ma presente Vous trouve demême a vous tous. Embrasse le petit mille fois pour moi Bien des choses a tous Ton Epoux qui tembrasse come il t'aime (Pierre, 5/12/1914)

Notons, dans ce passage, le contraste saisissant entre la forme convenue de l'énoncé et le sens capital du message sous-jacent : *je t'écris donc je suis vivant*. Cette fonction particulière de l'écriture qui à la fois maintient le lien avec l'autre et lui donne la preuve que tout va bien se trouve d'ailleurs exprimée par Pierre :

« je vais tres bien Maintenant. Tu peux en juger par toi-même si setait grave je necrirai pas ».

La carte et l'écriture jouent dans ce cas le même rôle qu'une parole magique, qui fait preuve de vie pour les familles, voire même parfois preuve de mort⁶. Cet effet n'est pas sans rappeler celui des cartes-formulaire que fournissait l'armée au début de la guerre. La communication y est également réduite à une stricte prise de contact. À l'exception de la date, l'adresse et la signature, l'incipit du document interdit toute écriture supplémentaire. Quant au texte, il répertorie dans un style télégraphique une série d'assertions à biffer selon le cas, elles aussi restreintes à l'essentiel : la santé et la correspondance.

Dans le tumulte de la guerre où à chaque instant les hommes risquent leur vie, les lettres et les cartes postales sont l'unique moyen de pouvoir dire ou signaler aux siens que jusque là tout va bien. Mais l'écriture est aussi pour le soldat un temps de répit, un repli sur lui même qui lui permet de retrouver les siens, dans l'illusion réconfortante d'un dialogue qu'il recompose.

2. Paroles rapportées : l'illusion d'une présence

Pierre et Ernest doivent parvenir à dialoguer par écrit avec un absent, comme le genre épistolaire les y contraint. En effet, la lettre, comme le souligne Ferreyrolles (2010 : 14) « oscille entre dialogue et monologue parce qu'elle oscille entre présence et absence. Elle nie

⁶ Comme cette carte postale qu'une mère confia à son fils, le lieutenant Emile Juillard, en prenant soin de noter son adresse et qui lui sera retournée par un officier allemand qui y inscrivit dans sa langue le message suivant : « Le dernier souvenir d'un tombé du côté de Spincourt. » (Récit consultable en ligne à la rubrique *Parcours de mobilisés* à l'adresse suivante : <http://combattant.14-18.pagesperso-orange.fr/> Le parcours du combattant de la guerre 14-18)

l'éloignement par la communication, mais le caractère différé de celle-ci réintroduit sans cesse l'éloignement dans la lettre ». Malgré le mode différé et distancié de cette communication, les deux beaux-frères recréent dans l'écriture un dialogue de proximité, l'illusion d'une présence, non seulement celle de leurs proches via des phénomènes de polyphonies épistolaires mais aussi la leur au travers d'une *parlure* toute personnelle.

2.1. Polyphonie épistolaire : du dédoublement à l'unisson des voix

L'analyse des échanges met au jour un dégradé de *polyphonies épistolaires* au sens musical du terme de chant à plusieurs voix. Toutes concourent à réduire la distance, à palier l'absence au moyen d'une belle diversité de discours rapportés, ou plutôt d'une belle diversité de formes de *représentation du discours autre*, comme préfère les nommer Jacqueline Authier-Revuz⁷ (2004). Plusieurs voix se mêlent en effet dans les lettres de Pierre et d'Ernest : leur voix tout d'abord, double, dans la mise en scène de l'écriture mais aussi celle de leurs femmes qu'ils représentent dans leurs écrits.

Ainsi, les lettres de soldats mettent en scène un dédoublement du scripteur déjà mis en lumière par Sonia Branca-Rosoff et Nathalie Schneider (1994 : 102) qui notent que « l'expérience du soldat est représentée, non comme celle d'un je "primaire", mais comme celle d'un sujet rapporté ». Dans un emboîtement de paroles, le Poilu est en effet présent une première fois comme le rédacteur de la lettre – « je te disais aussi que... » –, une seconde fois comme le personnage dont il décrit la situation – « ...j'allais demander à changer d'hôpital pour venir à St Pons ».

À ce dédoublement de voix s'ajoutent celles de leurs épouses que chaque épistolier rapporte dans l'écriture avec plus ou moins de force et d'évidence. Elles se devinent parfois quand les discours du couple se confondent dans l'évocation des malheurs traversés ou dans l'espoir d'un bonheur à venir :

Dieu si bon chérie ne peut que nous accorder ce bonheur. Nous avons eu j'espère assez de malheurs à traverser depuis notre Union (Pierre, 20/11/1914)

Ce bonheur nous l'attendons chérie et dieu voudra bien nous le donner Comme il nous a donné le bonheur de rapporter ma vie à travers la mitraille (Pierre, 8/10/1914)

Dans ce dire à l'unisson, le *je* de Pierre et le *tu* de Marie laissent place au *nous*. La connivence du couple met alors brusquement à l'écart les étrangers que nous sommes et nous butons sur les allusions de ces échanges privés (Fonvielle, ici même). Il est possible parfois de les reconstruire au fil des lettres et d'interpréter, ici, la perte du premier enfant, là, la grossesse de Marie. Mais il reste néanmoins une part de non-dits que bâillonnent les commentaires de ce type : « inutile de te dire pourquoi car le comprendra très bien » (Pierre, 6/12/1914).

D'autres fois, les paroles de Marguerite et de Marie s'entendent dans l'évidence d'un emprunt que les soldats importent dans leur propre texte :

Lui s'il est un peu *bardelle* comme tu me dis il va y arriver sûrement (Pierre, 10/04/1915)

L'envie deembrasser ce petit cher inconnu que tu me dis si beau et si aimable » (Pierre, 6/12/1914)

⁷ Nous préférons également cette désignation proposée par Jacqueline Authier-Revuz (2004 : 36) au terme de *discours rapporté* en ce qu'elle traduit mieux le fait que ce discours autre n'est pas toujours « antérieur à l'acte d'énonciation », qu'il n'est pas nécessairement fidèle à celui d'origine, ni forcément le discours d'un autre. Les deux énoncés pouvant être ceux d'un même locuteur.

⁸ Dans l'ensemble du corpus, « je te/vous dirai » (36 occurrences) ou « je te/vous dirai » (54 occurrences) est une formule d'introduction récurrente : elle intervient après le rituel d'ouverture et permet d'entrer dans un propos plus personnel.

Il y a dans l'énoncé de Pierre comme une appropriation de la parole de Marie qui marque leur rapprochement. Mais le plus souvent pour mieux actualiser l'échange, les soldats créent l'illusion d'une communication non différée où se distinguent nettement les énoncés de chacun. L'acte même de la communication se trouve affiché dans la mise en scène d'un dialogue.

Tu me dis chère Marie de te donner quelque renseignement *ma pauvre je ne puis te dire grand choses mes camarades sont comme moi* (Pierre, 21/09/1914)

tu me dis cher beau Frere que j'ai fait un peu long ? *voici la cause j'ai voulu te faire une bague en aluminion boche* (Ernest, 12/05/1915)

tu me dis mon cher petit [?] que tu n'as pas une minute à toi dont souvent tu voudrais mecrire et que tu ne peux pas *que veu tu de seule je ten pardone mais ne neglige pas tes petits devoirs de vacances* (Ernest, 18/08/1916)

Pierre et Ernest réactualisent tout d'abord le dire de leurs proches dans le temps et l'espace de leur propre lettre en rapportant indirectement leurs propos, puis attèlent leurs réponses délimitées à l'initiale par un « ma pauvre », un « eh bien » ou encore un « que veu-tu ».

Ces différentes partitions de *représentation du discours autre* créent dans l'intimité de l'écriture des Poilus la présence de ceux qui leur manquent. Cet effet de proximité joue à double sens, non seulement dans l'écriture, pour le soldat qui recrée pour lui l'illusion d'un échange et d'une présence reconfortante, mais aussi, *via* l'écriture, pour le proche qui retrouve dans la lecture la *parlure*⁹ de l'époux, du frère ou du père absent.

2.2. Écrire de vives voix : une parlure personnelle

Les épistoliers semblent s'écrire de vives voix : d'une part, des traits d'oralité émaillant ici et là l'écriture intensifient l'effet de proximité. Le corps de la lettre prend l'allure d'une conversation en acte. Au foisonnement des verbes de paroles – « je t'ai dit », « je vous assure », je promets, « tu me parlai » – s'ajoutent des accentuations de contact « tu peux croire ! », « que veutu ? » et des marques d'expressivité, des « Ho », des « Ah ! », des « oui » des « non », des « surement », qui tous participent de la *parlure* particulière de cette correspondance ; d'autre part le style de l'écriture elle-même, les propos tenus comme le ton du discours confortent le sentiment d'une parenté retrouvée. Au pied de la lettre, des portraits se dessinent, l'écriture fonctionne comme un révélateur. La fougue et la naïveté de la jeunesse se perçoivent dans les écrits de Pierre au même titre que son sens de l'humour :

Pour les mandats je les reçois mais tu n'as pas besoin de te presser le portemonnaie est encore en tres bonne santé. (Pierre, 4/02/1914)

je sais qu'aux heures du travail tu ne pourras pas m'écrire le soir je crois que tu auras plus tôt besoin de lit que de porteplume. (Pierre, 12/07/1915)

La bienveillance et l'empathie d'Ernest se reconnaissent dans ses propos. Lui qui pourtant est au front ne cesse de s'inquiéter pour les autres :

mais cher beau frère si tu te vois en danger de ne pas pouvoir te gagner ta vie ou très difficilement ne fais pas la betise de te faire reformer sans un certificat ou quelque chose qui te soit une garantie (Ernest, 1/03/1915)

⁹ L'italique est de notre fait.

¹⁰ Au sens d'« ensemble des moyens d'expression utilisés par un groupe social déterminé » (TLFi, article « Parlure »), plus particulièrement ici utilisés par le clan familial. Ce terme qui, à l'image d'un mot-valise, peut aussi s'entendre comme le cumul des mots *parler* et *écriture* nous paraît particulièrement opportun à ce niveau.

Ces phénomènes rapprochent dans la lecture celui qui a écrit de celui qui est en train de lire, destinataire d'autrefois ou lecteurs d'aujourd'hui. Le destinataire d'autrefois bien sûr : écrire, c'est maintenir le contact avec les siens ou dire l'espoir de se retrouver plus vite, plus près, dans l'illusion d'un dialogue, d'un mot emprunté ou d'une allusion : les lettres du Soulié révèlent que l'écriture solitaire de Pierre ou d'Ernest se constitue dans, et avec, le déjà-dit, le déjà-écrit des autres épistoliers du clan familial.

Mais les lecteurs que nous sommes ne sont pas exclus, qui en lisant les lettres de Pierre et d'Ernest s'approchent au plus près de leurs pensées. Pierre et Ernest se doutaient-ils que leurs lettres seraient conservées si longtemps, qu'elles seraient toujours lisibles cent ans plus tard et lues de nouveau après leur découverte fortuite¹¹ au Moulin familial de Vergounac ?

Il y a, comme l'évoque Agnès Steuckardt dans la présentation, une certaine indiscretion à exhumer la correspondance de ces soldats. Pierre s'en serait peut-être offusqué, lui qui ne voulait pas que ses lettres soient ouvertes au Soulié bas¹². Mais peut-être – nous l'espérons – aurait-il estimé que les querelles entre Soulié haut et Soulié bas sont aujourd'hui prescrites. Lui, qui écrivait aussi le 16 novembre 1914 : « Ne te fais pas au moins du mauvais sang. car un jour viendra. »

« Un jour viendra. » : Pierre laisse à son lecteur le soin d'imaginer le futur qu'il rêve pour sa famille, et pour ses lettres ; un jour est venu où Pierre est rentré au Moulin, un jour est venu où la mitraille a cessé ; le jour est venu, à présent, de lire les mots du réconfort qu'ont su trouver les Pierre et les Ernest.

¹¹ Lors de la restauration du plafond du Moulin, une des lettres d'Ernest est tombée du grenier.

¹² « je ne veux plus que mes lettres souvrent au Soulie bas je ne veux pas de cela. je tassure que jai eu une drolle de veine et la faut a toi s'il cetait passé quelque chose » (Pierre, sans date).

Bibliographie

Authier-Revuz Jacqueline, « La représentation du discours autre : un champ multiple hétérogène », Juan Manuel Lopez Munoz, Sophie Marnette et Laurence Rosier (éds), *Le discours rapporté dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 36-53.

Branca-Rosoff Sonia & Schneider Nathalie, *L'écriture des citoyens. Une analyse de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck, 1994.

Branca-Rosoff Sonia, « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats », *Mots*, septembre 1990, n° 24. p. 21-36.

Ferreyrolles Gérard, « L'épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, 2010/1 N°71, p. 5-27.

Meyer Jacques, *Les soldats de la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1966.

Trésor de la langue française informatisé, ATILF CNRS, [TLFi].